



Depuis plus de 20 ans,
le papier de votre journal
« Les Echos » est issu
de fibre recyclée.

LE POINT DE VUE

de Nicolas Goetzmann

Le soutien à l'emploi : nouveau défi de la BCE

Ily a quarante ans, le plus grand problème de notre économie était une inflation élevée et croissante. A l'inverse, le plus grand problème de notre économie pré-Covid était une croissance structurellement faible, et son corollaire une inflation durablement basse. Un diagnostic exacerbé, lors de cette année 2020, par la plus importante chute du PIB depuis 1945.

Il y a quarante ans, le plus grand problème de notre économie a trouvé sa solution par l'initiative prise en 1979 par Paul Volcker, alors président de la Réserve fédérale des Etats-Unis. En modifiant le régime monétaire américain – et en faisant de la lutte contre la hausse des prix une priorité absolue –, Volcker a mis fin au dérapage inflationniste avant la fin de l'année 1983 (année qui verra la France glisser ses pas dans ceux de la Réserve fédérale). Déjà les économies occidentales trouvaient une réponse par l'entremise de leurs banques centrales.

Pourtant, le succès même de cette stratégie monétaire a semé les germes du mal qui mord encore sur nos économies contemporaines. En associant de façon pavlovienne lutte contre l'inflation et succès économique, les Banques centrales sont simplement passées d'un excès à l'autre, perdant de vue la nécessaire recherche d'équilibre entre plein emploi et stabilité des prix. En privilégiant le ciblage de l'inflation, la Banque de France des années 1990, tout comme la Banque centrale européenne lors des deux décennies suivantes, aura bridé une économie française devenue incapable d'atteindre durablement son

plein potentiel. Depuis plus d'une décennie, France et zone euro ont en partage un niveau de chômage moyen supérieur à 9 %, une inflation inférieure à l'objectif que la BCE s'est elle-même fixée, une croissance de 40 % inférieure à la décennie précédente, ainsi qu'une perte de puissance relative par rapport au reste du monde. Un mandat bâti pour lutter contre l'inflation n'est pas de nature à pouvoir répondre à une situation structurellement désinflationniste.

Il est une opportunité réelle de transformer la zone euro en un continent d'économie « à haute pression ».

De l'autre côté de l'Atlantique, ce cycle désinflationniste, commencé en 1979 par Paul Volcker, a pris fin le 27 août dernier, lorsque Jerome Powell, actuel président de la Fed, a annoncé le résultat de la « revue de politique monétaire ». Désormais, la Fed fait de la recherche de l'emploi maximal une priorité équivalente à celle de la lutte contre l'inflation. La peur de l'inflation a cédé la place à la volonté de soutenir l'économie à son niveau de plein potentiel.

Cette modification structurelle de la première économie mondiale avait connu ses prémices dans l'agressivité dont avait pu faire preuve la Fed au cours des mois ayant précédé la survenue de l'épidémie. Une stratégie qui avait permis au taux de chômage amé-

ricain de toucher, à la fin de l'année 2019, son point bas depuis cinquante ans et au taux de pauvreté d'égaliser son niveau le plus bas depuis soixante ans. Les gouverneurs de la Fed ont ainsi choisi de consacrer cette approche d'une économie à haute pression, laquelle permettra également au pays de répondre plus efficacement au défi posé par la situation actuelle.

L'Europe se doit de suivre le mouvement. En annonçant la tenue d'une évaluation de la doctrine monétaire de la BCE en janvier dernier, Christine Lagarde a ouvert la porte à un tel changement, dont le résultat sera annoncé lors du deuxième trimestre de 2021. Une modification substantielle de l'objectif de la BCE pourrait alors être le premier pas vers une transformation radicale du modèle économique européen.

De la croissance au plein-emploi à la hausse des salaires et de l'investissement à la productivité, en passant par la modification de la trajectoire des finances publiques et par la soutenabilité de la dette, l'ensemble des indicateurs économiques dépendent largement du régime monétaire qui les gouverne. Le débat qui s'est ouvert est d'une importance fondamentale pour l'avenir européen. Il est une opportunité réelle de transformer la zone euro en un continent d'économie « à haute pression », tout en lui permettant de se remettre sur les rails d'une compétition mondiale entre grandes puissances.

Nicolas Goetzmann est chef économiste de la Financière de la Cité.

LE POINT DE VUE

de Laurent Munerot

Sauvons les professionnels de la montagne d'une sortie de piste

La montagne ça vous gagne. » Cela fait désormais trente ans que cette phrase résonne comme un hymne aux vacances et à la nature. Mais, cette année, il n'est pas question de souffler les bougies. Tout juste pourra-t-on profiter de « l'air pur », comme l'a résumé le Premier ministre, Jean Castex. Une formulation paradoxale, alors que de nombreux acteurs du monde de la montagne – hôteliers, remontées mécaniques, magasins de sport ou encore moniteurs de ski – sont pour leur part au bord de l'asphyxie. Avec la fermeture des stations de ski – au moins jusqu'à la fin de l'année –, c'est un pan entier de l'économie française qui est en danger.

Pour comprendre l'ampleur de la crise qui touche le monde de la montagne, il faut se souvenir que, en début d'année, la fermeture des stations de ski liée au premier confinement a déjà eu de terribles conséquences économiques. Ainsi, en juin, Annie Genevard, présidente de l'Association nationale des élus de la montagne (Anem) et députée Les Républicains (LR) du Doubs, a avancé le chiffre de 1,5 milliard d'euros de pertes pour les stations de ski dans le secteur privé. De son côté, l'observatoire Savoie Mont Blanc Tourisme a estimé les pertes sur son territoire à environ 800 millions ! Un véritable gouffre financier, que la saison estivale n'est pas parvenue à combler malgré un véritable engagement des Français en faveur du tourisme local, et notamment de montagne.

L'annonce de Jean Castex est donc tombée comme un couperet. L'espoir d'un renouveau durant les dernières semaines de l'année disparaît. Bien sûr,

nous sommes conscients des enjeux, des risques liés à la situation sanitaire. L'U2P ne demande pas la réouverture des stations sans préparation. Un protocole sanitaire a déjà été proposé par les acteurs du secteur. Alors que les supermarchés restent ouverts aux clients et que les salles de cinéma pourraient rouvrir leurs portes le 15 décembre, le monde de la montagne semble souffrir d'un préjugé négatif.

La fermeture des stations de ski va mettre en péril tout un écosystème.

Pourtant, la montagne est inscrite dans l'ADN de notre pays. Avec 350 stations dans les Alpes, le Jura, le Massif central, les Pyrénées et les Vosges, la France abrite le plus important domaine skiable au monde. Ce secteur représente même 10 milliards d'euros de retombées économiques, selon Domaines skiables de France. Si nos pistes de ski vont rester fermées dans les prochaines semaines, nos voisins ne suivent pas la même logique. Certains massifs italiens, au même titre que la Suisse, l'Espagne, l'Andorre et peut-être l'Autriche accueilleront les amateurs de glisse – y compris français, quoi qu'en dise le gouvernement. Au-delà de la dimension économique, ce déséquilibre criant risque d'avoir des conséquences durables pour nos régions.

Si le monde du ski est parfois associé à celui du luxe, on ne peut pourtant se borner à une vision à ce point réductrice. Pas

moins de 120.000 personnes dépendent de cette activité économique. Plus de 10.000 moniteurs de l'Ecole du ski français (ESF), ainsi que les propriétaires d'hôtels indépendants – lesquels constituent une large partie des nuitées disponibles – ou encore les gérants des magasins de sport...

L'indemnisation des sociétés de remontées mécaniques et des professionnels des stations fermées en décembre ne répond qu'à une partie du problème posé au monde de la montagne. Pis : la fermeture des stations de ski dans les prochaines semaines va mettre en péril tout un écosystème. Artisans, commerçants de l'alimentation, services de proximité, pharmaciens et professionnels libéraux de la santé : tous risquent de subir des pertes en cascade. Habités à réaliser une part conséquente de leur activité autour de Noël, ces acteurs ancrés dans la vie des territoires, créateurs d'emplois et de valeur ajoutée, seront sous la menace d'une disparition.

Les prochaines semaines seront déterminantes puisque près d'un tiers de la fréquentation annuelle des stations se situe entre l'ouverture des pistes en décembre et les fêtes de fin d'année. Il nous appartient de trouver collectivement les solutions, notamment sanitaires, qui permettront d'accueillir une large population dans les stations et de préserver tout le tissu entrepreneurial qui dynamise et anime les territoires de montagne.

Laurent Munerot est président de l'Union des entreprises de proximité (U2P).

art&culture

La tribu des Jacob et la rage de réussir

Pierre de Gasquet
@PierredeGasquet

RÉCIT
L'Echelle des Jacob
de Gilles Jacob
Grasset, 243 pages, 19 euros.

crainte pour André, l'« ogre » paternel à tendance colérique qui le décevra.

Etsi Gilles Jacob avait raté sa vocation ? Impossible ! Cet amoureux fou du cinéma, l'un des rares capables de « voir "Citizen Kane" les yeux fermés », l'homme qui a régné sur le Festival de Cannes pendant trente-huit ans... lui, un écrivain rentré ? Pas si rentré que ça, d'ailleurs, puisqu'il en est à son quinzième livre depuis son premier roman de 1969, « Un jour, une mouette ». Non, Gilles Jacob est plutôt un génial dilettante, doté d'un don rare : un œil perçant doublé d'un sens aigu de la formule (en témoigne son savoureux « Dictionnaire amoureux du Festival de Cannes », Plon, 2018). L'homme a le charme baroque d'un éternel Rastignac qui ferait irruption sur un plateau de Woody Allen.

Anxiété chronique

Ici, nulle fiction. A quatre-vingt-dix ans, il se plonge dans « l'histoire des siens », une famille juive de marchands de biens lorrains qui a traversé bien des heures sombres avant d'engendrer ce fou de cinéma. On sait que le conteur-né n'est pas du genre à nous endormir. Tout y passe : depuis sa rivalité avec son frère aîné, Jean-Claude, bipolaire et dépressif, son amour inconditionnel pour sa mère, Denise, « voluptueux îlot de douceur parfumée », sa dévotion totale à sa femme, Jeanette, jusqu'à son mélange d'admiration et de

Sans oublier sa grande fierté d'avoir pour cousin François, un Prix Nobel, résistant, grand-croix de la Légion d'honneur. Période cruciale : grâce à un couple de Niçois et à de faux papiers, le petit Gilbert Joubert et son frère seront confiés à un collège de la congrégation des Assomptionnistes sous l'Occupation. « Une révélation, une porte ouverte sur un monde nouveau. » C'est là qu'un jour de 1944 ils se cacheront derrière l'orgue de la chapelle pour échapper aux bottes luisantes d'une colonne nazie, épisode dramatique qui a inspiré Louis Malle dans son film « Au revoir les enfants ». Le jeune Jacob en gardera une anxiété chronique, mais aussi une « envie de mordre la vie à belles dents ».

Son père était premier partout. Lui, dit-il, fut l'éternel second. Mais chez les Jacob, la rage de réussir a toujours été chevillée au corps. On ne dira rien de ce terrible secret de famille qui laisse l'auteur un peu amer et pantois. A sa manière, « L'Echelle des Jacob » (clin d'œil à l'épisode biblique qui a inspiré Chagall) est aussi un joli documentaire sur la France des Trente Glorieuses. Le charme de ce livre tient en grande partie à la plume alerte de son auteur qui court après les fantômes de sa jeunesse. Pour le dernier des Jacob, la rage de réussir passe d'abord par la rage d'aimer. ■



Pour le dernier des Jacob, la rage de réussir passe d'abord par la rage d'aimer.

Spirales parisiennes

Adrien Gombeaud
@AdrienGombeaud

ROMAN FRANÇAIS
Arène
de Négar Djavadi
Editions Liana Levi.
246 pages, 22 euros.

smartphones, et l'ensemble trace la fresque brutale d'une époque, un récit furieux écrit à la bombe aéroslur un mur décati de la capitale.

Paris, de nos jours. Benjamin Grossman est de ceux que la crise n'atteint jamais. Loin de son enfance à Belleville, il dirige la branche française d'une plateforme de streaming américaine tentaculaire. Un banal vol de portable, un gamin en survêtement et une paire de baskets qui fendent la foule, une altercation au bord du canal Saint-Martin... et tout bascule. Le lendemain matin, sur les réseaux sociaux, tourne en boucle l'image d'une policière qui frappe du pied le corps sans vie de l'adolescent. Avec le monde de Benjamin va dégringoler tout l'Est parisien.

Dès son titre, le second roman de Négar Djavadi annonce le programme. « Arène » est conçu en cercles dantesques, telle une spirale vertigineuse. Au fil des pages et des chapitres s'ajoutent sans cesse de nouveaux personnages, gladiateurs précipités un à un dans un tourbillon sans fin. Passent dans les pages de Djavadi des silhouettes de flics épuisés, des spectres d'Afghans, d'Erythréens, de Syriens, Somaliens, Yéménites... rassemblés pêle-mêle sous le mot générique de « migrants », l'onde de foudres qui se confondent dans les contreforts de Ménilmontant, mais encore le roulis du métro à la station Stalingrad, les vapeurs de soupes vietnamiennes au carrefour de Belleville. Les pages clignotent de tweets et d'alertes, on les sentirait presque vibrer à la façon de nos

Le bourdonnement du siècle

Portrait du présent, « Arène » décrit le pouvoir des écrans. Des chapitres portent des titres de films. Grossman, roi des pixels mondialisés, est un homme pris à son propre piège. Egalement scénariste, Négar Djavadi invente elle-même des images étonnantes et audacieuses. Ainsi décrit-elle la chute d'un corps, comme au ralenti : « Le garçon glisse le long de la barrière du square, dégouline au sol comme du fromage fondu. » On retrouvera plus loin cette même texture gluante, ces mots puisés dans la cuisine : « Le soleil se déverse comme un jaune d'œuf sur le comptoir de La Vieillesse. » Cette fluidité est celle de notre temps, les nuées d'images et de mots qui vrombissent au-dessus de nos têtes tels des essais d'insectes. Le sourd bourdonnement du XXI^e siècle.

Arrivé en librairie à la rentrée, « Arène » a pris ces dernières semaines une force nouvelle. Ce roman qui parlait de notre temps évoque désormais, très précisément, « maintenant ». Ces séquences floues qui soulèvent les foules, ces indignations qui virent à la violence, ces policiers déboussolés... Cette fois, nous y sommes : au cœur de l'arène. ■